

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 39 (1894)
Heft: 10

Artikel: La guerre de Corée [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337173>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

occupée plus tôt par les troupes d'avant-ligne, notamment si le régiment 16 avait été une heure plus tôt à Schönboden, soit dès 7 heures, au plus tard, l'attaque se serait déroulée moins facilement, et le défenseur aurait eu plus de latitude pour faire venir en temps utile les troupes rassemblées à Kastenegg.

Une fois la manœuvre terminée, un défilé de la IV^e division fut organisé devant le chef du Département militaire, le commandant du corps d'armée et les missions étrangères. Le principal effet de ce défilé fut de faire rentrer les troupes très tard dans leurs cantonnements, sans procurer les avantages que l'on peut tirer d'une revue régulièrement organisée au point de vue de la discipline et de la bonne tenue des hommes.

La guerre de Corée.

II

Les premières hostilités devancèrent la déclaration de guerre. Cette circonstance est trop fréquente dans l'histoire militaire du monde pour qu'il y ait lieu de s'étonner. En Europe, le berceau de la civilisation, les guerres régulièrement engagées ont toujours été l'exception; voudrait-on que la Chine, qui de tous temps a repoussé la culture occidentale, et le Japon qui n'en a guère que le vernis, eussent plus que nous le respect du droit des gens?

Ces premières hostilités eurent lieu sur mer. Elles aboutirent à la destruction d'un transport chinois, le *Kowshung*.

A ce propos, on a beaucoup discuté sur la question de savoir si les Japonais ont coulé le *Kowshung* avant tout engagement ou au cours d'un engagement commencé sur d'autres points, ceci afin de marquer nettement le début de la campagne. L'enquête officielle a établi que la destruction du transport chinois a été un incident d'un engagement plus général commencé quelques heures auparavant. Voici du reste le passage de l'enquête qui le démontre:

« Le *Kowshung* se trouvait à proximité de l'île Sho-Pai-Oul, le 25 au matin; le *Tsao-Kiang* arriva en ce point et se plaça à petite distance et à droite.

» L'engagement entre deux navires de guerre chinois, le *Tschi-Yuen* et le *Kuang-Yi*, d'une part, et trois bâtiments japonais, l'*Akitsu-Shima*, le *Yoshino* et la *Naniwa* d'autre part, eut lieu ce même matin, de sept heures cinq à huit heures quinze.

» Vers huit heures trente, le *Tsao-Kiang* abandonna le *Kowshung* et fit route à toute vapeur vers l'ouest. Quelques minutes après, les navires de guerre apparaissaient; ils cherchaient le *Tsao-Kiang*. Quant ils aperçurent le *Kowshung*, l'un d'eux mit le cap sur lui. Les deux autres donnaient la chasse au *Tschi-Yuen* et au *Kuang-Yi*... »

Le *Kowshung* avait à son bord un officier allemand au service de la Chine, le capitaine von Hanneken. Agé de quarante-cinq ans environ, intelligent et de belle pres-tance, au surplus homme du monde, il est très aimé à Tien-Tsin, où il jouit de la confiance du vice-roi Li-Hung-Tchang. Il est en Chine depuis 1880, époque à laquelle il fut chargé de l'instruction d'une partie des troupes du vice-roi. En 1881, il fut chargé de surveiller les travaux de fortification de Port-Arthur et de Wei-Hai-Wei, et dès lors cette surveillance fut sa principale occupation.

C'est de cet officier que l'on reçut en Europe les premiers renseignements détaillés sur la destruction du transport chinois. On verra plus loin que ces renseignements furent en grande partie contredits par le résultat de l'enquête officielle. Voici le récit du capitaine Hanneken.

« L'amiral japonais ayant son pavillon sur le *Matshusima* et accompagné de deux autres navires de guerre, découvrit le vapeur anglais *Kowshung*, portant 1600 hommes de troupes chinoises à destination de la Corée, dans les eaux coréennes, à 40 milles au large de Chemulpo; il lui fit le signal de s'arrêter et lui fit comprendre que, s'il n'obéissait pas, ce serait à ses risques et périls. Le *Kowshung* jeta l'ancre et les navires japonais s'éloignèrent à quelque distance.

» Le capitaine du *Kowshung*, confiant dans la protection du drapeau britannique, ne songea point à lever l'ancre.

» Le croiseur japonais *Naniwa* s'approcha alors et envoya un détachement à bord du *Kowshung*.

» L'officier commandant ce détachement examina avec soin les papiers du bord et, après quelque hésitation, donna au capitaine l'ordre de le suivre avec son navire. Cette attitude pro-

voqua une grande agitation parmi les troupes qui déclarèrent aux officiers anglais qu'elles ne voulaient pas devenir prisonnières, et qu'elles préféreraient périr si on voulait les conduire ailleurs qu'en Chine. » Nous vous tuerons plutôt leur dirent-elles. Et elles les firent garder.

» Le *Kowshung* signala alors aux Japonais d'envoyer un autre parlementaire ; le capitaine von Hanneken expliqua la situation à l'officier japonais, lui faisant remarquer qu'il avait quitté la Chine en temps de paix, qu'il n'y avait eu aucune déclaration de guerre, que le *Kowshung* était, en outre, sous pavillon britannique, et qu'il était impossible d'exécuter l'ordre du *Naniwa*.

» Il demanda que le drapeau britannique fût respecté et que le navire fût reconduit en Chine.

» Le détachement japonais retourna alors à bord du *Naniwa* qui avertit les officiers du *Kowshung* d'avoir à quitter le bord aussitôt que possible. Les officiers répondirent qu'ils ne le pouvaient pas.

» Le *Naniwa* recula de quelques centaines de mètres, et lança aussitôt une torpille dans le flanc du *Kowshung*, en même temps qu'il lui lâchait toutes ses bordées.

» La torpille fit explosion par le travers de la soute au charbon, et cette explosion fut suivie de celle des chaudières, qui sautèrent avec un bruit épouvantable.

Au milieu d'une confusion indescriptible, les Chinois se mirent à tirailler sur le *Naniwa* auquel ils envoyèrent également quelques coups de canon.

» Le croiseur japonais continua son feu d'artillerie et logea en tout 18 obus dans les flancs du *Kowshung*, en même temps que ses mitrailleuses faisaient pleuvoir les balles sur les troupes chinoises ; ce tir à mitraille continua jusqu'après la disparition du *Kowshung* dans les flots.

» Le *Kowshung* coulait peu à peu sans que pour cela les Chinois cessassent leur feu de mousqueterie sur le *Naniwa* ; ils se défendirent jusqu'au bout. La poupe portant le pavillon anglais disparut d'abord. Quelques soldats se jetèrent à la nage pour gagner la côte ; ceux restés à bord les criblèrent de balles ; ils disaient que tous devaient périr ensemble.

» Quand le *Kowshung* eut disparu, les Japonais mirent à la mer une barque montée par des hommes armés qui firent feu sur les naufragés pendant que ceux-ci se débattaient dans

l'eau ; ils ne firent aucune tentative pour sauver la vie à personne. Ils étaient d'avis de tout massacrer.

» Le *Naniwa* partit ensuite pour porter au plus prochain consul britannique la nouvelle que le commandant avait perdu la vie.

» 150 soldats chinois réussirent à gagner un rocher où ils furent recueillis.

Au regard de ce récit, voici les dépositions faites au cours de l'enquête officielle du gouvernement japonais par le capitaine du *Kowshung* et son second. Ces dépositions ont été signées par leurs auteurs :

« Ils ont déclaré d'abord que le *Kowshung* avait été affrété par le gouvernement chinois à l'effet de transporter à Yashan (A-San) des troupes destinées à renforcer les contingents chinois qui s'y trouvaient déjà. Ils appareillèrent de Takou le 23 juillet avec leur équipage au complet et environ 1100 hommes de troupe.

» Avant d'atteindre la côte de Corée, aperçus par les croiseurs japonais, ils s'enfoncèrent dans une baie, dans l'espoir de se dérober. Néanmoins, les croiseurs les suivirent, et, en réponse à un de leurs signaux, le *Kowshung* stoppa. Alors le *Naniwa-Kan*, croiseur japonais, remit le cap au large, se dirigeant avec les autres bâtiments japonais sur un des navires de guerre chinois.

» Ce que voyant, le capitaine du *Kowshung* hissa le signal : « Puis-je faire route ? » et en même temps il mit sa machine en mouvement.

» Le *Naniwa* répondit : « Mettez en panne ou je vous coule. »

» Les officiers japonais répliquent que cette injonction ne s'adressait pas au *Kowshung*, mais au navire de guerre chinois qui prenait le large et qui avait arboré le pavillon japonais.

» Le *Kowshung* stoppa de nouveau, et le *Naniwa* se plaça à petite distance, tandis que le reste de la croisière donnait la chasse aux navires de guerre chinois.

» C'est alors qu'une embarcation du *Naniwa* aborda le *Kowshung*. On déclara à l'officier qui la montait que le navire était de nationalité anglaise et on lui montra les papiers de bord. L'officier dit qu'il avait l'ordre de conduire le *Kowshung* au Japon et demande au capitaine de lui donner sa parole de le suivre.

» A cela, le capitaine Galsworthy répliqua : « Nous n'avons pas le choix, nous sommes en votre pouvoir. »

» L'officier retourna à bord du *Naniwa* et le capitaine Galsworthy avisa les officiers chinois de l'ordre qu'il venait de recevoir ; mais, après avoir tenu conseil, ces officiers déclarèrent qu'ils n'obéiraient pas, qu'il n'y avait pas de guerre, et que la Chine avait le droit de renforcer son armée en Corée.

» Le capitaine Galsworthy demanda à communiquer avec le *Naniwa* : l'officier japonais revint à bord ; il fut avisé de la position de l'affaire et averti que les Chinois ne permettraient jamais de conduire le navire au Japon. Peu après le retour de l'officier japonais sur le *Naniwa*, ce bâtiment signalait au capitaine du *Koschung* :

« Quittez le navire immédiatement avec tous les Européens. »

» Après une courte consultation avec les Chinois, le capitaine Galsworthy répondit :

« Impossible. Le général chinois nous empêche de partir. »

» Le *Naniwa* ouvrit le feu, et lança une torpille qui n'atteignit pas le vapeur ; voyant que son navire était condamné, le capitaine Galsworthy et ses officiers se lancèrent à l'eau, les quelques Européens et son équipage suivirent cet exemple. Alors les soldats chinois du *Kowshung* tirèrent sur le capitaine et les autres, tandis qu'ils nageaient dans la direction du croiseur japonais.

» Une seconde torpille fut lancée à ce moment : elle atteignit le *Kowshung* qui sombra.

» Le capitaine Galsworthy fut recueilli par une embarcation du *Naniwa* et amené à bord, où il fut l'objet des soins les plus pressés. Il déclare que l'ordre des Japonais mit le général chinois dans la colère la plus violente et que ce général le menaça de mort s'il faisait mine de vouloir obéir. Il ne lui a pas permis d'amener un canot.

» Le lieutenant Tamplin a été également sauvé par les embarcations du *Naniwa*. D'après sa déposition, c'est entièrement par la faute des Chinois que les Européens n'ont pu évacuer le *Kowshung*.

» Aucun des officiers n'a fait allusion au tir des Japonais sur les Chinois qui cherchaient à se sauver. »

Ce récit, fait par des officiers européens sans intérêts dans la lutte brusquement ouverte entre les deux peuples de l'Ex-

trême-Orient, est sans doute plus impartial que celui du capitaine allemand, depuis de nombreuses années au service du gouvernement chinois. Nous n'entrerons pas, du reste, dans le détail de la discussion, une seule chose nous intéresse, c'est que la première rencontre des belligérants se termina à l'avantage du Japon, mettant ainsi de son côté un facteur moral important au début d'une guerre : une plus grande confiance en soi-même.

Ce succès des Japonais sur mer ne tarda pas à être suivi d'un succès sur terre. Dès les premiers jours du conflit, les Japonais avaient fait débarquer en Corée 5000 hommes de toutes armes et les avaient répartis entre Jimsen et Séoul. Les Chinois, qui avaient cru les devancer, arrivèrent plus tard, avec 2000 hommes seulement, qu'ils débarquèrent plus au nord. Les jours qui suivirent ces forces furent augmentées de part et d'autre, sans qu'il soit possible d'en déterminer exactement les effectifs.

La première rencontre sérieuse eut lieu le 29 juillet. Les Chinois, dont la tactique est purement défensive, et qui, suivant leur habitude, s'étaient terrés derrière d'épais retranchements, occupaient une position à Songwan, non loin de la côte. Les jours précédents, les Japonais, commandés par le général Oshima, avaient vainement tentés de les déloger. Ils y parvinrent le 29, après avoir dirigé leur attaque, à l'aide d'un mouvement tournant, sur une aile de la ligne chinoise. Les Célestes, voyant leurs retranchements débordés, s'enfuirent en désordre.

Voici d'ailleurs sur cette journée les détails parvenus trois semaines plus tard en Europe :

« Le 28 juillet à minuit, l'armée japonaise vint, à la faveur de la nuit, se placer dans un bois de pins situé à 700 mètres des retranchements chinois, afin de prendre ses dispositions pour l'attaque contre le camp ennemi. En ce moment les positions des deux armées étaient séparées par une rivière appelée Au-Song. Un pont reliant les deux rives avait été précédemment détruit par les Chinois qui avaient construit, en outre, en aval de la rivière, une digue qui fit déborder l'eau et occasionna la mort de 15 soldats japonais appartenant à l'avant-garde. Une fois réunie dans le bois, l'armée japonaise se divisa en deux groupes. Le groupe de gauche se mit le premier en marche à minuit quinze, celui de droite deux heures après.

A peine celui-ci avait-il fait 300 mètres de chemin qu'il se trouva en face de l'ennemi, ce qui fait croire que les Chinois de leur côté méditaient une attaque contre le camp japonais. Les Célestes ouvrirent immédiatement le feu, mais les Japonais ripostèrent vigoureusement et les contraignirent à se replier dans leurs retranchements en laissant 70 morts sur le terrain.

» Pendant que la droite japonaise était ainsi aux prises avec l'ennemi, la gauche, commandée par le général Oshima, contournait la rivière et arrivait en face des positions fortifiées de Songhwan et les canonait avec des pièces de campagne. Au bout de deux heures, les Chinois étaient obligés d'abandonner les ouvrages avancés et de se replier sur les retranchements élevés au pied de la colline.

» Les deux groupes japonais, ainsi qu'il avait été convenu, s'avancèrent alors sous une pluie de balles à laquelle leurs pièces répondirent de leur mieux. Arrivée à une centaine de mètres des ouvrages chinois, une colonne fut détachée de la gauche et chargée de contourner la colline afin de prendre l'ennemi à revers. La manœuvre réussit à merveille. En même temps les deux corps attaquaient simultanément chacun d'un côté le camp chinois. Se voyant pris de trois côtés, les Chinois s'enfuirent dans la direction d'A-san abandonnant leurs armes, leurs provisions et leurs bagages. Sur toute la route de Songhwan à A-san on voyait des uniformes chinois que leurs propriétaires avaient quittés pour endosser des vêtements coréens dans le but de tromper les Japonais qui les poursuivaient.

» A six heures du matin, le camp des Célestes était occupé par les Japonais, puis laissé à la garde d'un fort détachement, tandis que le gros de l'armée divisé toujours en deux colonnes se mettait successivement à la poursuite des fuyards. La droite japonaise, commandée par le lieutenant-colonel Takeda, chargée de couper la retraite à l'ennemi, arriva la première au camp d'A-san vers quatre heures de l'après-midi. Elle n'y rencontra qu'une cinquantaine de soldats chinois qui prirent la fuite après avoir tiré quelques coups de feu. Le lendemain de bonne heure, la gauche arrivait à son tour à A-san. Bien que le camp d'A-san fût fortifié, les Chinois, prévoyant la poursuite dont ils ont été l'objet, ne s'y arrêtrèrent pas; ils continuèrent leur retraite dans la direction de Chungjin sur la route de Chine. Après s'être reposés à A-san, les Japonais détruisirent les ouvrages fortifiés afin d'empêcher les Chinois

de les réoccuper et rentrèrent à Songhwan. Les troupes chinoises étaient au nombre de 3500. Leurs pertes tant en tués qu'en blessés se sont élevées à 500 ; celles des Japonais à 70. »

Nous ne garantissons pas le chiffre de ces pertes ; nous ne croyons même pas qu'il faille se flatter de connaître jamais les chiffres exacts. Mais peu importe ; la question intéressante n'est pas de savoir que tant de Japonais, tant de Chinois ont mordu la poussière, mais bien que dès le début de la campagne, et dans le premier engagement sérieux sur terre, la victoire est encore demeurée aux Japonais.

A partir de ce moment, les événements traînèrent en longueur, soit sur mer, soit sur terre. La flotte chinoise n'osant se mesurer avec les vaisseaux japonais resta à l'abri de Wei-Hai-Wei et de Port-Arthur. C'est par voie terrestre que les renforts sont acheminés sur la Corée, marche longue et pénible, d'autant plus malaisée que le soldat chinois ne brille pas par la discipline et que grâce à la corruption incroyable qui règne parmi les fonctionnaires impériaux, l'administration militaire est hors d'état de fournir à un corps de troupes un peu considérable la nourriture et le matériel nécessaires.

Moukden, la ville sacrée des Chinois, devait leur servir de point de départ dans leur marche sur la Corée. C'est une grande et belle cité où résidèrent les ancêtres de la dynastie actuelle et où reposent leurs tombeaux. De bonnes voies de communication la relie au reste de l'empire ; en revanche, du côté de la Corée, les chemins sont détestables, s'il peut être question de chemin. Qui plus est, la distance qui sépare Moukden de la frontière coréenne est de 200 kilomètres. Néanmoins les Chinois franchirent cette frontière, à fin juillet déjà, et marchèrent sur Séoul.

Pendant ce temps, les Japonais, maîtres de la mer grâce à l'inaction de la flotte chinoise, opérèrent eux aussi leur concentration. A l'aide de transports ils débarquèrent leurs troupes à Chemulpo, c'est-à-dire à une journée de marche de Séoul, qu'ils avaient du reste occupé dès le début des hostilités. D'autres troupes furent également débarquées sur la côte orientale à Yuan San, d'autres enfin sur la côte occidentale à Hoang-Tjou. Formant ainsi trois colonnes, les Japonais commencèrent une marche concentrique sur Hpieng-Yang jusqu'où s'étaient avancés les Chinois.

Hpieng-Yang est une ville d'une certaine importance, chef-lieu de la province du même nom. Elle est située sur la route de Séoul en Chine, dans une contrée accidentée et dans une vallée que traverse la rivière Ta-Tong.

La marche de ces colonnes fut longue. Le mouvement s'opérait sur une distance de 200 kilomètres et à travers une région très difficile. La colonne de l'est, entr'autres, avait à parcourir 120 kilomètres, en grande partie dans les montagnes, car il lui fallait traverser la chaîne qui traverse la Corée du nord au sud. En outre, le temps était déplorable. Une pluie abondante ne cessait de tomber, entraînant une importante chute thermométrique. Le mouvement fut donc suspendu plusieurs semaines, ou ne s'effectua que par de très courtes étapes.

Si les Chinois avaient été commandés par des généraux dignes de ce nom, ils se seraient hâtés de profiter des avantages de leur position centrale à Hpieng-Yang pour se porter successivement sur les trois colonnes ennemies trop éloignées les unes des autres pour se soutenir mutuellement et les auraient battues séparées. Mais les officiers chinois paraissent n'avoir, en fait de stratégie, que des notions très vagues, et quant à la tactique, la seule qu'ils connaissent est de se fortifier sur leur front pour attendre derrière les parapets l'attaque de l'adversaire. C'est ce qu'ils firent. Ils prirent une position au sud de Hpieng-Yang, remuèrent force terre sur leur front dirigé contre Séoul, et attendirent les événements. Ils lancèrent toutefois, dans la direction de Séoul, quelques troupes avancées avec lesquelles l'avant-garde de la colonne japonaise du centre ne tarda pas à entrer en contact. Il y eut diverses escarmouches, entre autres à Chung-Hwa, à mi chemin environ de Séoul à Hpieng-Yang.

A en juger par les dépêches parvenues à ce moment en Europe, ces escarmouches eurent des résultats variés. Cela est fort probable. C'est la loi de la guerre que des succès sont parfois interrompus par des revers momentanés. Une armée victorieuse dans l'ensemble de ses opérations peut subir quelques échecs partiels. Il ne faut donc pas, de parti pris, rejeter comme absolument faux, les renseignements de source chinoise parlant de défaites japonaises ; il importe seulement de les ramener à leur exacte proportion, celle d'escarmouches entre petits corps avancés, escarmouches sans influence sur les mouvements du gros.

La suite a du reste amplement prouvé que quelque ait été l'issue des engagements d'avant-garde, le plan des Japonais ne s'accomplissait pas moins. Dans la seconde semaine la jonction des trois colonnes s'opérait sur le front et les flancs de la position.

La colonne du centre, qui la première avait pris le contact, fut aussi la première à s'engager. Le 12 septembre, elle arriva en vue de la position chinoise et fit le lendemain une reconnaissance sur le front de cette position. Elle attira ainsi l'attention des défenseurs qui la saluèrent de quelques coups de canon. Le 14, il n'y eut pas d'opération ; on attendait l'arrivée des colonnes latérales qui seules pouvaient exercer une influence décisive. Il n'était guère possible en effet de forcer les Chinois de front, leurs ouvrages étant solides, et le soldat chinois, pour peu qu'il soit abrité, luttant avec une grande ténacité. Le samedi 15, les Japonais recommencèrent sur le front leur démonstration ; ils firent avancer leur artillerie qui quoique supérieure comme tir à l'artillerie chinoise, ne put affaiblir suffisamment la ligne chinoise pour permettre de gagner du terrain. C'est le 16, au matin, que devait se faire l'effort final, l'arrivée des deux colonnes de Yuan-San et de Hoang-Tja devant décider de la journée. Elles firent irruption à la fois sur les deux ailes de l'ennemi, non sans que la première eut à repousser une attaque de la cavalerie chinoise. Mais celle-ci ne put soutenir le feu des tirailleurs japonais, et obligée de battre en retraite, elle alla ajouter encore à la confusion qui régnait dans les retranchements de la défense. Quelques régiments chinois luttèrent cependant avec ardeur, mais enveloppés de toute part, écrasée sur ses deux ailes et poursuivie sur son front par un feu d'artillerie des plus violents, l'armée chinoise n'eut bientôt plus d'autre ressource que la fuite. Celle-ci s'effectua dans le plus grand désordre et avec des pertes nombreuses. Quantité d'armes, de munitions, de bagages, de drapeaux, tombèrent entre les mains du vainqueur.

Cette victoire ouvrait à l'armée japonaise les portes de la Chine et la route de Moukden.

De même que le combat de Songhwan avait eu son pendant sur mer par la destruction du *Kowshung*, la bataille de Hpieng-Yang fut appuyée sur mer d'un brillant succès. Après avoir longtemps et inutilement cherché le contact avec la flotte chinoise, l'escadre japonaise finit par la découvrir à l'embouchure,

du Ya-Lu, rivière qui forme la frontière entre la Chine et la Corée.

Nous disons que les navires japonais avaient jusqu'alors vainement tenté d'aborder la flotte chinoise. Pendant tout le mois d'août en effet, et les deux premières semaines de septembre, ils avaient croisé tantôt dans le golfe du Petchili, tantôt plus au nord, dans la baie de Corée. Ils avaient même essayé d'une surprise contre Port-Arthur, surprise inutile, car ce fort est suffisamment armé et solide du côté de la côte pour exiger un siège en règle. Toujours les Chinois s'étaient dérobés, laissant la mer ouverte aux Japonais, qui, nous l'avons vu, en avaient largement profité pour activer leur concentration en Corée.

Les recherches des Japonais ne devaient cependant pas rester éternellement inutiles, et le 17 septembre, deux jours après la bataille de Hpieng-Yang, ils devaient aussi se mesurer avec une flotte chinoise que commandait l'amiral Ting-Ju. Laissons la parole à l'aide-de-camp, qu'au lendemain de sa victoire l'amiral japonais Ito envoya au mikado pour lui faire connaître le détail de l'action :

« L'escadre était restée quelques jours dans l'estuaire de Hpieng-Yang, coopérant avec les forces de terre de la rivière Ta-Tong. Le 16 au matin, nous fûmes avisés que Hpieng-Yang venait d'être pris; l'amiral Ito appareilla de suite, — route au nord — avec onze bâtiments et le croiseur auxiliaire le *Saikio* qui portait l'amiral Kabayama, de l'état-major général de la marine, en inspection sur le littoral.

» Le 17 au jour, nous passons Haiyantau; vers onze heures, nous apercevons la baie Takuchad, sur la côte de Mandchourie, et bientôt nous acquerrons la certitude que des bâtiments sont de ce côté. Nous avançons et nous arrivons rapidement en vue de quatorze navires chinois et quatre torpilleurs. Nous reconnaissons bien les bâtiments suivants : *Ting-Yuen*, *Chen-Yuen*, *Lai-Yuen*, *Ping-Yuen*, *Ching-Yuen*, *Tschi-Yuen*, *King-Yuen*, *Tschao-Yong*, *Yang-Ouei*, *Kuang-Ping*, *Kuang-Ki*; deux autres navires sur lesquels nous n'avons pas de notion complètent la flotte chinoise.

» Tous ces bâtiments manœuvrent pour sortir de la baie et marcher à notre rencontre, formant un croissant assez fermé. A 4000 mètres, l'amiral chinois ouvrit le feu, les autres l'imitèrent. Nous étions sur une seule ligne, l'amiral au centre,

sur le *Matsu-Schima* : bravement le *Saikio* avait pris place parmi les combattants, malgré son faible armement. Pour ne pas gaspiller inutilement les munitions, nous attendîmes que la distance fut réduite à 3000 mètres pour répondre au feu de l'ennemi.

» On ne tira, dans ces conditions, qu'un petit nombre de coups, mais bientôt, conformément aux ordres de l'amiral, notre flotte manœuvra de manière à concentrer ses feux sur un côté de l'escadre chinoise, puis sur l'autre. L'amiral Ting, se forma alors en ligne de file ; une canonnade des plus violentes s'engagea entre les deux partis, entre des distances variant de 2000 à 3000 mètres.

» Nous constatâmes très vite que notre tir était infiniment supérieur à celui de l'ennemi. Très peu de projectiles arrivaient jusqu'à nos bâtiments ; au contraire, nous les touchions continuellement et de la façon la plus efficace. Presque tous nos canons étaient de modèle nouveau et faisaient une excellente besogne. Au bout de quelque temps, l'amiral chinois s'inquiéta apparemment de sa mauvaise situation ; il rompit sa ligne, et deux ou trois de ses bâtiments foncèrent sur nous à toute vitesse. Le combat se fit acharné, mais la masse de métal que lancèrent les Chinois dans ce mouvement ne nous ébranla pas ; un de leurs navires, le *Lai-Yuen*, croiseur cuirassé, fut très maltraité dans cette aventure. Et lorsque les Chinois reprirent leur ligne de formation, nous dirigeâmes tous nos feux sur les navires endommagés, en particulier sur le *Lai-Yuen*.

« Ce bâtiment était perdu, il s'enfonçait à vue d'œil ; ses canonniers restèrent à leurs pièces jusqu'à la dernière minute. finalement le *Lai-Yuen* coula lentement, l'arrière le premier. Son avant se dégagea presque en entier ; le croiseur resta une minute et demie dans cette position, puis il disparut à jamais. Nous n'avons pas lancé de torpille sur ce bâtiment, c'est le canon qui l'a anéanti. Sur notre flotte, l'enthousiasme était indescriptible, nos équipages redoublaient d'ardeur, nos officiers exultaient de satisfaction.

» Maintenant, au *Tschì-Yuen*. Il est visiblement en mauvaise condition. Nous le couvrons de projectiles et il coule bientôt avec tout son équipage.

» A notre tour, maintenant. Le *Saikio* avait attaqué de son mieux avec ses canons, mais il n'est pas fait pour combattre

en ligne contre des cuirassés (c'est un paquebot armé en guerre), aussi courut-il fréquemment les plus grands périls. Les Chinois voyaient bien que c'était un *faible* navire. Un obus du *Ting-Yuen* l'atteignit et détruisit son appareil à gouverner ; le *Saikio* était hors de combat ! Il chercha alors à sortir de la ligne en gouvernant avec ses hélices ; mais, en manœuvrant, il arriva à 80 mètres du *Ting Yuen* et du *Chen-Yuen* (cuirassés), qui s'étaient lancés à sa poursuite à toute vapeur. Les commandants Chinois pensaient évidemment que le *Saikio* cherchait à leur donner un coup d'éperon, ils manœuvrèrent de manière à le parer, lui laissant ainsi de l'espace. Le *Saikio* en profita pour se dérober vers le sud de toute la vitesse qu'il pouvait encore donner. Les Chinois lui lancèrent deux torpilles, mais sans succès. Le feu, qui avait diminué pendant cet incident, reprit avec une plus grande énergie.

» Le croiseur le *Tchao-Yang* était sur une roche, en partie désarmé, et cependant il continuait à combattre contre deux de nos croiseurs qui le serraient de près. Bientôt il s'enfonça par l'arrière et coula en eau profonde. On ne voyait plus que les deux tiers de ses mâts. L'équipage, réfugié dans le gréement, poussait des cris de détresse. C'était un spectacle lamentable ; mais le combat était trop acharné pour qu'il nous fût possible de prêter assistance à ces malheureux. Au même moment, le *Yang-Ouei* se retirait lentement de la ligne de bataille ; il roulait fortement, une fumée épaisse sortait de ses flancs.

» Nous étions nous-mêmes éprouvés, mais non autant que l'ennemi. Un obus avait éclaté sur le *Matsu-Shima*, démontant le canon de 12 centimètres à tir rapide de l'avant et tuant un certain nombre d'hommes. Le canon avait été lancé avec violence contre le navire, en lui faisant des dommages considérables. Le *Matsu Shima* avait été l'objet des attentions chinoises depuis le commencement du combat. Son commandant en second, son premier lieutenant étaient tués, 120 hommes avaient péri ou étaient blessés. Mais le bon navire flottait toujours.

» L'amiral Ito et son état major passèrent sur le *Hashidate* ; quelques minutes après, ils étaient au plus fort du feu. Entre temps, le *Hiyei* avait été l'objectif de deux puissants navires chinois. Manœuvrant habilement, il leur répondit jusqu'au moment où un obus mit le feu à ses aménagements en bois ;

un second projectile, éclatant dans le poste des blessés, tua le médecin, son aide et plusieurs des blessés. Son capitaine sortit de la ligne pour éteindre l'incendie ; cela fait, il reprit son poste de bataille.

Le croiseur le *Yoshino* s'était comporté admirablement. Quand il s'aperçut que le *Hiyei* était désarmé, il manœuvra de façon à le couvrir, prit sa place et attaqua l'ennemi avec la plus grande vigueur. Atteint par de nombreux projectiles, il eut des avaries dans sa barbette de l'avant ; mais ses dommages ont été promptement réparés.

» Les Chinois cherchèrent plusieurs fois à se servir de leurs torpilleurs, mais on les surveillait avec soin. Se tenant dans la hune, le capitaine de la canonnière l'*Akagi* suivait tous leurs mouvements et les signalait au moyen de pavillons. Il était là quand un projectile coupa le mât, la hune s'effondra sur le pont, le capitaine et les deux hommes en vigie furent tués. Le premier lieutenant prit le commandement et continua à combattre jusqu'à ce que la nuit mit fin à la lutte.

» A la tombée de la nuit, une fumée dense sortait du cuirassé *Ting-Yuen* et des croiseurs cuirassés *King-Yuen* et *Ping-Yuen* ; nous présumions qu'ils étaient en feu. Une grande confusion régnait sur ces bâtiments, mais ils ne se retiraient pas. Les Chinois ne tiraient plus que par intermittences.

» Au coucher du soleil, la flotte chinoise était en pleine retraite. Nous prîmes le large, dans l'intention de l'attaquer de nouveau le lendemain matin. La nuit était noire. Nous réglâmes notre vitesse sur celle des navires avariés les plus lents ; nous nous éloignâmes par précaution de la flotte chinoise, afin de ne pas être exposé à une agression de ses torpilleurs.

» A la nuit, l'ennemi n'était plus en vue. Nous cherchâmes à le retrouver au petit jour, mais sans succès !

» Il avait dû se réfugier dans quelque port. Nous avons trouvé sur le théâtre de l'action le croiseur le *Yang-Ouei* échoué et abandonné. Nous l'avons achevé avec une torpille ; c'est la seule que nous ayons employée.

» Nous n'avons pas perdu de bâtiment ; trois de nos navires sont cependant sérieusement endommagés. Mais tous, sauf le *Matsu-Shima*, peuvent être réparés provisoirement à la mer ; le navire-amiral a été forcé de quitter la flotte. Je suis parti dès le torpillage du *Yang-Ouei*. La conduite de nos équipages a été au dessus de tout éloge. »